www.lopinion.ma

E-mail : lopinion@lopinion.ma

L'opinion Week-end

DIRECTEUR : MOHAMED IDRISSI KAÏTOUNI

REDACTEUR EN CHEF : JAMAL HAJJAM

Samedi 6 et Dimanche 7 Août 2011- 5-6 Ramadan 1432- ISSN 0851-0288-Dépôt légal 04/1965 - Numéro : 16.493

DOSSIER DU WEEK-END

Réalisée dans la région Chaouia-Ouardigha par Pr Kenza El Ghali

Première enquête sur le retour au pays des Marocaines migrantes en Italie

Pages 2 et 3

Réalisée dans la région Chaouia-Ouardigha par Pr Kenza El Ghali (*)

Première enquête sur le retour au pays des Marocaines migrantes en Italie

L'histoire du processus migratoire a fait l'objet de nombreuses études qui en ont retracé les étapes durant le XXème siècle, montrant les multiples facettes d'une diaspora marocaine très dynamique à bien des égards et toujours attachée au pays et aux racines.

Après une tradition de destination d'immigration vers l'Europe, en particulier la France, la Belgique et la Hollande, ensuite l'Allemagne, le Canada et les USA, il y eut l'Espagne et l'Italie. Ces deux dernières destinations sont relativement récentes, en particulier l'Italie qui devient destination privilégiée depuis les années 90, surtout pour une catégorie sociale vivant dans la précarité particulièrement en zones rurales. D'après des statistiques, on avait recensé en 1981 la présence de 1.500 marocains en Italie, dix ans plus tard on avance le chiffre de 83.000 et en 2007 le nombre de Marocains en territoire italien est estimé à 370.000. Le taux de féminisation de cette population est passé de 9,8% en 1992 à 35% en 2006.

On s'est sans aucun doute intéressé à la migration en Italie qui focalisait l'attention par l'aspect de «migration irrégulière» mais peu à la présence de la migration féminine, voire nullement au retour définitif des femmes migrantes, d'Italie à la mère patrie.

Kenza El Ghali, professeur-chercheur (Université Hassan II-Mohammedia) s'est lancée dans la première enquête sur les femmes migrantes marocaines revenues au bercail après des années de travail en Italie. A l'origine de cette enquête, une ONG italienne qui a choisi la région Chaouia-Ouardigha. Des statistiques consulaires relevaient en 2008 qu'elle était pourvoyeuse de 25% des migrants marocains en Italie, particulièrement la province de Khouribga dite «le Milan marocain» et la province de Settat.

Avant cette nouvelle enquête, Kenza El Ghali avait conduit un travail de recherche de terrain sur les conditions des femmes marocaines migrantes en Espagne (période 1997-1998). Ce fut le premier travail de terrain sur la migration féminine en Espagne effectué par un chercheur marocain. Auparavant, ce genre d'études étaient chasse gardée des Espagnols. Les premières recherches de Kenza El Ghali ont concerné les régions de Catalogne, de Madrid et d'Andalousie. Il en a résulté un essai «Femmes marocaines migrantes en Espagne» paru en arabe éditions Az-zaman. Des rencontres avec les femmes marocaines, l'auteur constituera deux autres livres, en darija, qui restituent des «histoires de vie», soit le drame de la migration retranscrit tel que les femmes migrantes l'avaient raconté, pointant les motifs et les circonstances de leur migration et la situation vécue en terre d'accueil. Il s'agit de «Marocaines en Espagne» éditions Khbar Bladna (Tanger) textes en darija retranscrits avec la collaboration de Zhour EL Aarfaoui et dont le deuxième tome vient de paraître.

Par la suite, Kenza El Ghali s'intéressera à la «migration circulaire» des femmes qui travaillent en Espagne sous contrat dans les champs de fraises pour une période déterminée. Il s'agit d'un travail en collaboration avec un professeur-chercheur espagnol, Raquel Martin, travail décrivant les conditions de vie de femmes ouvrières marocaines en Espagne dans la région de Cartaya.

Le dernier travail donc sur la migration féminine est cette enquête dans la région de Chaouia-Ouardigha sur les femmes migrantes marocaines revenues s'installer dans leur patelin ou leur ville d'origine après des années d'immigration en Italie. Il s'agit de savoir comment ces femmes ont pu construire un projet de vie à travers des activités économiques en revenant s'installer au Maroc souvent sans accompagnement réel, en comptant entièrement et uniquement sur soi. Bien qu'on puisse rester un peu sur sa faim du fait de l'échantillon relativement limité des femmes enquêtées (une centaine) et des résultats de l'enquête qui semble s'être heurtée à un taux élevé d'abstention de réponse, il n'en reste pas moins que c'est là le premier travail du genre qui défriche un terrain neuf, de quoi montrer l'immense effort d'attention et d'aide concrète à consentir impérativement pour venir en aide aux migrants de retour définitif au pays avec des mécanismes appropriés.

Ce travail actuellement sous presse fera l'objet de publication par la Fondation Hassan II des Résidents Marocains à l'Etranger. L'objectif visé est de déblayer le terrain en faisant ressortir les mille et une difficultés et facettes de ces femmes dont une bonne partie est d'origine rurale mais aussi urbaine des villes de Settat et de Khouribga notamment. Ce travail réalisé avec l'appui d'une ONG italienne et en collaboration avec l'Agence de développement sociale (ADS), vise selon l'auteur, à mettre en exergue les mutations intervenues durant les dernières décennies où la femme marocaine de condition modeste, par la force des choses, a commencé à devenir chef de famille. En clair, la voie ouverte aux femmes dites pionnières, celles qui immigrèrent en solo en Italie sans que cela soit dans le cadre de regroupement familial, affrontant les pires difficultés, illustrant de la sorte un phénomène d'indépendance économique allant crescendo.

Saïd AFOULOUS

(*) professeur-chercheur spécialiste de la migration féminine.

مَغْرِبِيَّاتٌ فُبْلَادْ السْبَنْيُولْ
Témoignages de Marocaines
II
كنزة الغالي
Kenza El Ghali
حضارة الدنا

Entretien avec Kenza El Ghali:

«Le travail de recherche est un moyen de faire entendre la voix de celles qui subissent des pressions injustes en pays étranger et de faire appel à l'accompagnement des candidates au retour»

DANS l'entretien suivant, Kenza El Ghali professeur-chercheur (Université Hassan II-Mohammedia) nous parle de la première enquête sur le retour au pays des femmes marocaines résidentes en Italie, une tentative d'aborder le phénomène des femmes qui cherchent à faire du retour au pays une réussite et la concrétisation d'un rêve qui, pour certaines, se heurte hélas à un désenchantement. Une manière de mettre sous les feux des projecteurs un phénomène qui nécessite de manière urgente accompagnement et aide de proximité.

L'Opinion: Comment est venue l'idée de cette enquête de terrain sur les femmes migrantes en Italie de retour au Maroc et avec quels partenaires ?

KENZA EL GHALI: L'ONG italienne SOLITERRE a entrepris un projet sur la migration financé par l'Union Européenne. L'un des volets consistait à mener une recherche sur les femmes marocaines migrantes. Il s'agit d'un travail dont les épisodes se déroulent sur les deux rives de la méditerranée. Le travail en Italie sur les marocaines a été mené par une équipe de chercheurs à l'Université de Milan et le volet marocain m'a été confié. Il est axé sur la question migratoire et genre. Dans le cadre de leur entretien avec des institutions marocaines compétentes en la matière, j'ai été recommandée compte tenu de certains de mes travaux que j'avais réalisés sur le thème migration et genre. On s'est donné rendez vous à la Fondation Hassan II pour les MRE. Nous nous sommes mis d'accord et nous avons tout de suite entamé le travail de terrain ayant pour partenaire local dans la région l'Agence de Développement Social (ADS).

L'Opinion: Pourquoi le choix a été porté spécialement sur la région Chaouia-Ouardigha ?

KENZA EL GHALI: Le choix a été porté spécialement sur cette région du fait qu'elle a toujours été considérée comme l'une des importantes régions du Maroc émettrices de la migration à destination de l'Italie. Khouribga, ville de la région est tenue par des chercheurs pour le «Milan du Maroc».

L'Opinion: Quelle méthode d'enquête et quelles difficultés rencontrées pour la collecte d'informations ?

KENZA EL GHALI: Les méthodes d'enquête ont varié entre le questionnaire, l'entretien semi guidé et les histoires de vie. Les difficultés rencontrées pendant le travail du terrain étaient l'accès à l'échantillon de l'étude dans des villages épars, faire parler les femmes surtout sur quelques questions et la difficulté d'interpréter quelques données ou les situer puisque le questionnaire dans sa quasi globalité a été conçu et élaboré par le groupe de recherche italien qui visait à atteindre des conclusions spécifiques.

L'Opinion: Quels sont les résultats de cette enquête (âge des femmes, durée de leur séjour en Italie, activités réalisée au Maroc) à travers les moments forts et avez-vous fait des comparaisons avec la situation de femmes de retour d'autres pays comme l'Espagne ?

KENZA EL GHALI : Il serait un peu difficile de résumer en quelques mots les résultats d'une recherche qui dépasse les deux cents pages, mais je pourrais dire que la tranche d'âge des femmes variait entre 20 et 50 ans. Il s'agit de femmes célibataires, divorcées, veuves . Le séjour d'immigration est d'une durée moyenne ou courte étant donné que la migration massive vers l'Italie est toute récente dans sa globalité si on la compare à d'autres pays d'Europe. Les femmes sont généralement issues de famille très modestes. Généralement les transferts d'argent sont faibles, en moyenne 500 Euros par an. Le retour au pays est conçu comme un échec quand on n'a pas les moyens de réaliser des projets économiques sachant que pour la famille et les voisins on a migré en Italie pour réussir. Les activités réalisées de retour au pays sont de petits projets générateurs de revenus, type d'entreprise familiale dans les cas les plus avancés notamment des activités agricoles et d'élevage pour celles qui réintègrent le giron familial ou des commerces, de l'artisanat dans les zones urbaines.

En réalité, il n'y a pas une grande différence entre l'expérience des femmes de retour d'Espagne ou d'Italie car ces deux types de migrations partagent plusieurs caractéristiques similaires. Le travail de recherche est aussi et surtout un moyen de faire entendre la voix de celles qui subissent toutes les pressions injustes, machistes et discriminatoires en pays étranger, corvéables à merci, travaillant hors les normes légales, mais aussi d'appeler à un soutien et accompagnement appropriés aux candidates au retour.

Kenza El Ghali entourée de femmes migrantes.

L'Opinion: Quelles conclusions tirer ? Est-ce que les femmes migrantes de retour au Maroc s'en sont sorties pour la plupart et quelle stratégie doit-on adopter, à partir de l'expérience de femmes enquêtées pour venir en aide aux autres candidates au retour?

KENZA EL GHALI: Les femmes migrantes de retour au pays ont connu des hauts et des bas dans leur expérience migratoire. Parmi les moments décisifs il y avait celui où il fallait prendre la décision du retour définitif au pays. Pour celles qui ont subi de plein fouet les retombées de la crise économiques, le retour était l'unique issue, inévitable et c'est un retour qui a plutôt l'apparence d'un échec. Devant la famille et les voisins c'est le sentiment de défaite. Par contre, celles qui ont fait de leur trajectoire un projet volontaire de retour, réfléchi et mesuré, elles ont pu quand même mettre en œuvre leur savoir-faire et investir à bon escient leurs économies dans plusieurs domaines d'activités aussi précaires qu'ils soient.

L'Opinion: Parlons de votre travail en Espagne. Comment cela s'était-il déroulé ?

KENZA EL GHALI: J'avais pris contact avec les femmes marocaines migrantes pionnières qui ont commencé à migrer vers l'Espagne non pas dans le cadre du regroupement familiale, chose qui existait auparavant, mais dans le cadre d'un projet d'immigration individuel vers la fin des années 80 du siècle passé, suite aux mutations sociales de la famille marocaine et des changements ayant entraîné l'accentuation du chômage parmi les jeunes, l'ajustement structurel notamment.

De ce premier travail qui a fait l'objet d'un Doctorat d'Etat, un résumé a été publié en 2001 «Femmes marocaines immigrées en Espagne» en espagnol dont un résumé en arabe a été publié par les éditions Azzaman (Rabat). Il retrace la vie des femmes de l'immigration, l'itinéraire de la migration du pays vers l'étranger, leurs problèmes, les difficultés diverses dans la société d'accueil qu'on appelle aujourd'hui «la société d'arrivée». Cela a donné par la suite les «Histoires de vie», soit la migration marocaine racontée par les femmes elles-mêmes.

L'Opinion: Quelle visibilité pour la communauté marocaine en Espagne à l(heure de la crise économique ?

KENZA EL GHALI : La crise économique en Espagne continue à s'accentuer et frappe de plein fouet toutes les communautés de l'immigration en général.

Pour les Marocains, comme 75% travaillent dans le secteur du bâtiment, un secteur en grande crise, les conditions sociales sont pour le moins dramatiques. Il y a des Marocains qui ont acheté des maisons avec hypothèques et vivent des indemnités de chômage et vont dans des églises pour avoir l'aide humanitaire. Le gouvernement espagnol est en train de réduire cette aide. Les secteurs économiques et industriels touchés directement par la crise sont le bâtiment et le tourisme. Les entreprises externalisent leurs activités vers d'autres pays, notamment le Maroc.

Dans cette crise économique dont on connaît désormais les retombées sans savoir combien de temps elle va durer encore, les femmes marocaines ont leur lot de difficultés des temps durs, pour ne pas dire qu'elles sont les plus mal loties, avec des répercussions en chaînes, notamment des divorces ce qui les laissent avec des enfants à charge. De plus, elles vivent des conflits culturelles qui s'exacerbent avec la crise car elles ne sont pas acceptées, ni intégrées dans leurs spécificités culturelles en tant que musulmanes.

A maintes reprises dans des interventions publiques nous avons fait état des femmes migrantes marocaines sans-papiers qui ont toujours été exposées à des violences multiples avec cas signalés de violences physiques, morales, viols par des policiers, par des employeurs etc. L'exploitation des sans-papiers correspond à un véritable réseau de traite d'êtres humains, c'est un enfer avec des femmes qui peuvent être employées comme domestiques dans trois maisons à la fois, avec des horaires de travail interminables.

Propos recueillis par Saïd AFOULOUS